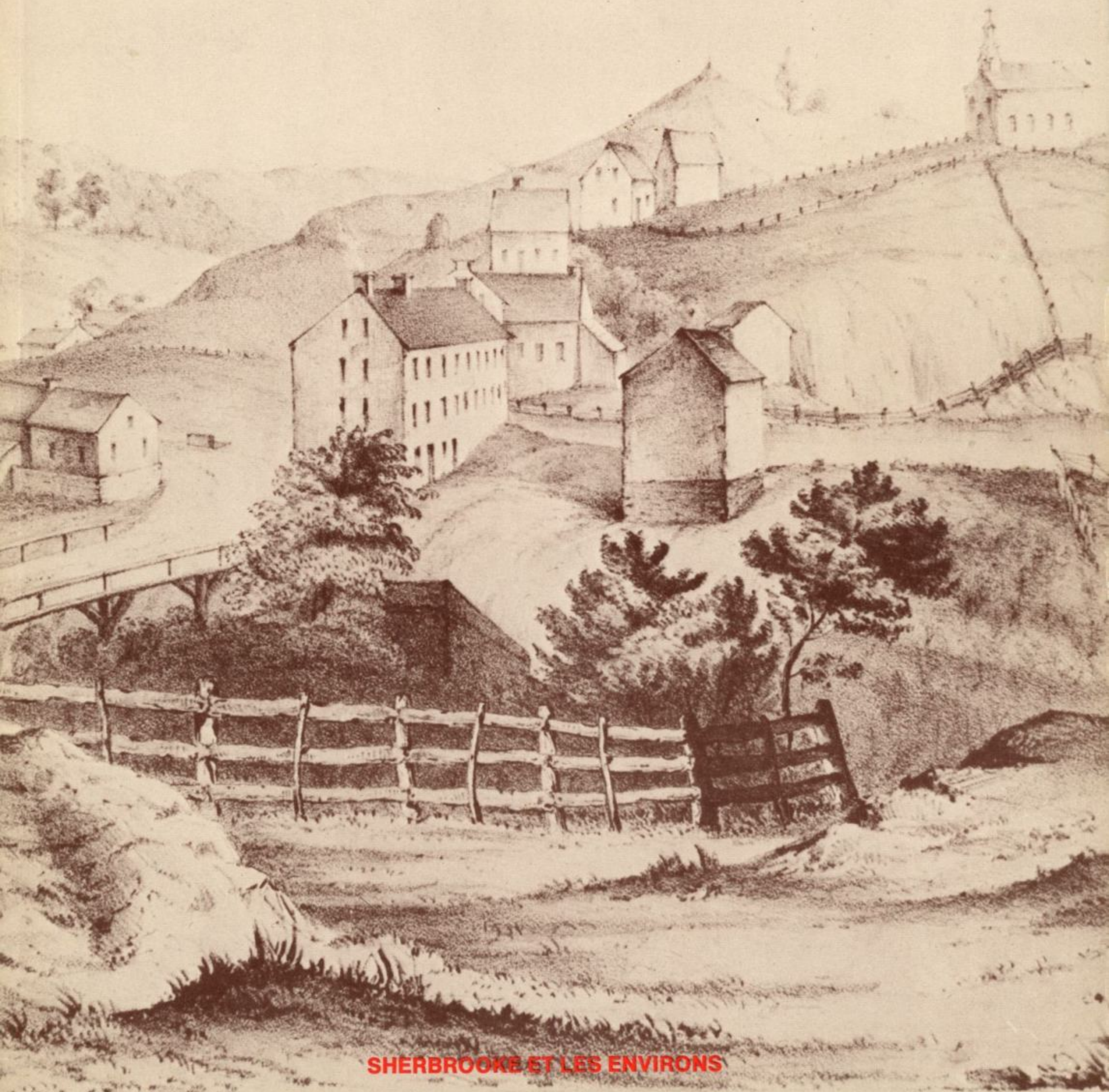


vie des arts



SHERBROOKE ET LES ENVIRONS

Lignes et rythmes dans les Cantons

Gilles Daigneault



1. Wayne SEESE
Sans titre, 1978.
Encre et aquarelle;
35 cm 5 x 35,5.

2. Claude LAFLEUR
Danse créole, 1977.
Encre sur papier; 83 cm x 58.

Dès le premier contact, la région de Sherbrooke apparaît comme un lieu privilégié pour les artistes. D'une part, elle est située à une distance idéale des grands centres: on en est assez près pour savoir tout ce qui s'y passe et assez éloigné pour être à l'abri du bouillonnement des idées et des écoles qui trop souvent y empêche les individus de se retrouver véritablement. D'autre part, la présence de la nature, qui est merveilleuse dans ce coin du Québec, favorise toutes formes de retour aux sources et semble avoir permis à quelques créateurs de surmonter une sorte de dessèchement intellectuel



auquel les avaient conduits leurs études ou divers apports culturels mal assimilés. Aussi n'est-il pas étonnant de voir nombre de peintres quitter les *grands centres* pour tenter de retrouver, dans les Cantons de l'Est, une certaine innocence du regard.

Cela dit, ces créateurs qui, pour la plupart, forment le Regroupement des Artistes des Cantons de l'Est (le RACE), n'ont pas l'allure provinciale que les gens des grands centres prêtent volontiers aux *autres*. Les images, les signes et les rythmes qu'ils inventent constituent un microcosme qui manifeste, en même temps qu'une grande vitalité,

que les planches ne perdent pour autant leur légèreté. Enfin, tout récemment, l'artiste a eu envie d'exploser, et les petites lithos sont devenues de grands tableaux peints à l'aérographe, dont les couleurs, paradoxalement, semblent encore plus aériennes, n'avoir à peu près aucun support physique. L'espace de ces grandes toiles est divisé verticalement en trois parties — un grand rectangle central flanqué de deux plus petits — et cette structure simple fournit un contrepoint qui enrichit et nuance le rythme déjà produit par les lignes horizontales que Benoît utilise depuis longtemps et qu'il appelle ses «vibratiles». Ces travaux récents, qui sont l'aboutissement d'un cheminement purement plastique, placent d'emblée ce brillant graveur parmi les peintres importants de l'Estrie, au même titre que Graham Cantieni, Denyse Gérin, Claude Lafleur et Wayne Seese.

La peinture de Graham Cantieni¹, dont l'esprit s'apparente depuis longtemps à la musique, est une étude et une exploitation presque mathématique des permutations des éléments qui la composent. Par ailleurs, un tempérament fortement intuitif, allié à des techniques ingénieuses, empêche cette écriture de tomber dans la sécheresse ou la rigidité. Par exemple, on sait peut-être qu'il y a deux ans, Cantieni a entrepris de découper verticalement ses dessins et d'en rassembler autrement les morceaux pour obtenir des rythmes différents; par la suite, il retouchait chacun de ces dessins, tantôt pour accentuer des brisures, tantôt pour recréer des liens. Ces compositions qui exigeaient une lecture linéaire, évoquaient, encore plus que les pièces anciennes, des partitions musicales avec leur juxtaposition de temps forts et de temps faibles.

Plus récemment, le peintre, qui avait redécouvert la lithographie en 1974, à Florence, a renoué indirectement, dans ses encres, avec ce médium dont il a toujours apprécié la douceur «produite par une impression sans pression». Il crée de nouvelles ambiguïtés — une notion qui décidément intéresse beaucoup Cantieni — en faisant d'abord un dessin fantôme sur une feuille avec de la colle; puis, il travaille normalement ses encres par couches superposées; enfin, il enlève la colle, ce qui fait resurgir le dessin initial, dont on ne sait plus s'il constitue le fond ou le premier plan. L'effet produit est encore plus intéressant quand la colle est remplacée par un liquide à masquer qui laisse pénétrer certaines couleurs. Le peintre reconnaîtra avoir eu l'expérience de cette profondeur problématique en voyant une exposition des œuvres graphiques de Piranèse.

Cela dit, Cantieni est un créateur prolifique: il a réalisé 450 œuvres, l'année dernière, et déjà plus d'une centaine, cette année. Il se croit maintenant prêt pour réaliser un vieux rêve: exécuter un grand tableau de 80 pieds de longueur, qui intégrerait toutes ses découvertes des dernières années et qui serait sa grande symphonie.

Pendant que la peinture de Graham Cantieni lorgne la musique du coin de l'œil, celle de Denyse Gérin flirte avec l'écriture. En effet, la série d'encres qu'elle a réalisées, l'année dernière, évoque une suite de lettres adressées à diverses personnes, une

impression que vient confirmer le titre de quelques pièces: *Enfin une lettre de toi. C'est plus facile pour moi de t'écrire, j'ai l'impression que je puis tout te dire*, etc. Et, comme le poète qui redécouvre chaque fois la sensualité de certains phonèmes, le peintre se laisse séduire par le graphisme de certaines lettres. Il arrive parfois que des mots entiers soient lisibles, mais, le plus souvent, cette écriture fonctionne en toute liberté, n'est soumise à aucun code ni à aucune syntaxe, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi expressive que la vraie. Les significations dont elle est chargée sont des sentiments ou des faits qui échappent au pouvoir du langage articulé.

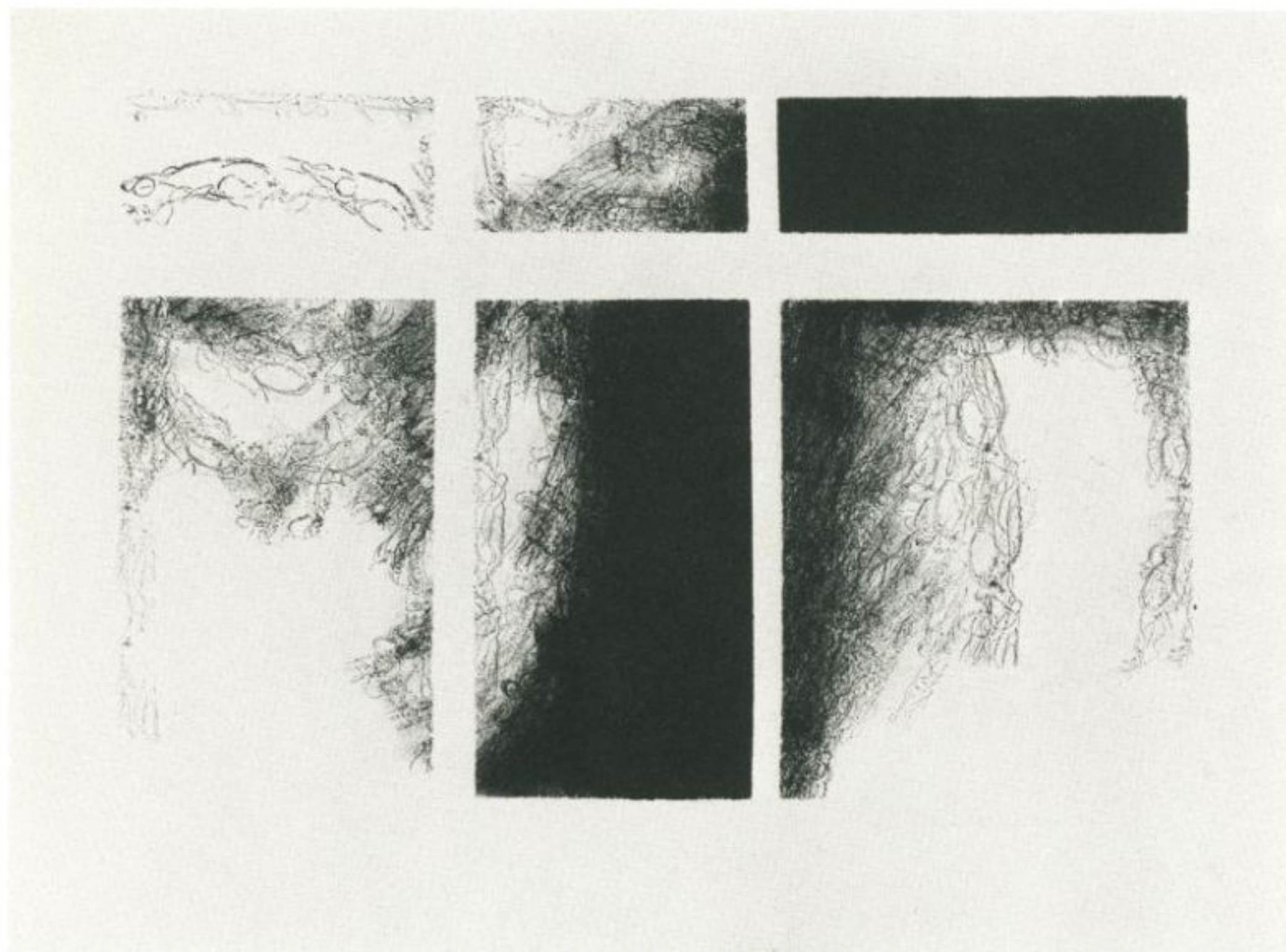
Plastiquement, ces signes — blancs ou noirs selon qu'ils reposent sur un motif ou sur le fond — confèrent aux compositions leur légèreté et leur équilibre: leur dentelle vient nuancer la lourdeur relative des taches, et leur facture plus réfléchie crée une tension intéressante avec ces dernières, qui ont une allure plus spontanée. Un autre charme de ces lettres naît de la diversité des mises en page: la disposition des éléments est tantôt aérée, tantôt presque surchargée, et, dans tous les cas, le blanc de la feuille joue un rôle très actif, comme dans un recueil de poèmes.

Comme Hélène Richard dont nous parlions plus haut, Denyse Gérin a mis longtemps avant de se trouver et, sans le RACE, elle aurait peut-être abandonné une carrière qui connaissait un tournant difficile, au début des années soixante-dix. Mais depuis 1974, elle a évolué avec intelligence et plus d'assurance, et ses encres de 1977 montrent, en même temps qu'une grande maîtrise du médium, des formes plus personnelles et un style plus dépouillé. Actuellement, elle travaille à une série de tableaux à l'acrylique sur le thème des fenêtres. Elle joue avec l'organisation de la surface qu'impose cette figure et, tirant avantage de ses exercices avec les lettres dont elle reprend le graphisme et les marges blanches, elle prend possession de l'espace avec beaucoup de fantaisie, de liberté et de sensualité, toutes choses que ces propositions sont également susceptibles d'éveiller chez le spectateur.

Alors que l'abstraction s'était révélée très tôt à Denyse Gérin comme la voie qui allait lui permettre d'exprimer tout ce qu'elle était, Claude Lafleur, quant à lui, devra se libérer de l'abstraction pour se retrouver. Étudiant aux Beaux-Arts à l'époque où Riopelle était l'idole de tous les jeunes — et aussi bien des professeurs — Lafleur a été un peu bousculé par tous ces gens qui n'acceptaient aucune figuration, et il a dû renoncer à ce *coup de plume*, un peu magique et presque trop habile, qu'il possédait déjà.

Cette *embarquée* durera une dizaine d'années pendant lesquelles, fort heureusement, Lafleur sera un professeur et un animateur très actif dans plusieurs secteurs des arts plastiques, tout en poursuivant une œuvre personnelle à une vitesse de croisière. En 1974, il se rend compte que sa création ne le satisfait pas, qu'il n'exprime plus grand-chose par ces «petits problèmes plastiques» que sa grande habileté lui permet de résoudre de plus en plus facilement, et il décide de revenir au dessin.

1. Voir Jean Tourangeau, *Graham Cantieni Polyphonies*, dans *Vie des Arts*, Vol. XXII, No 89, p. 32-34.

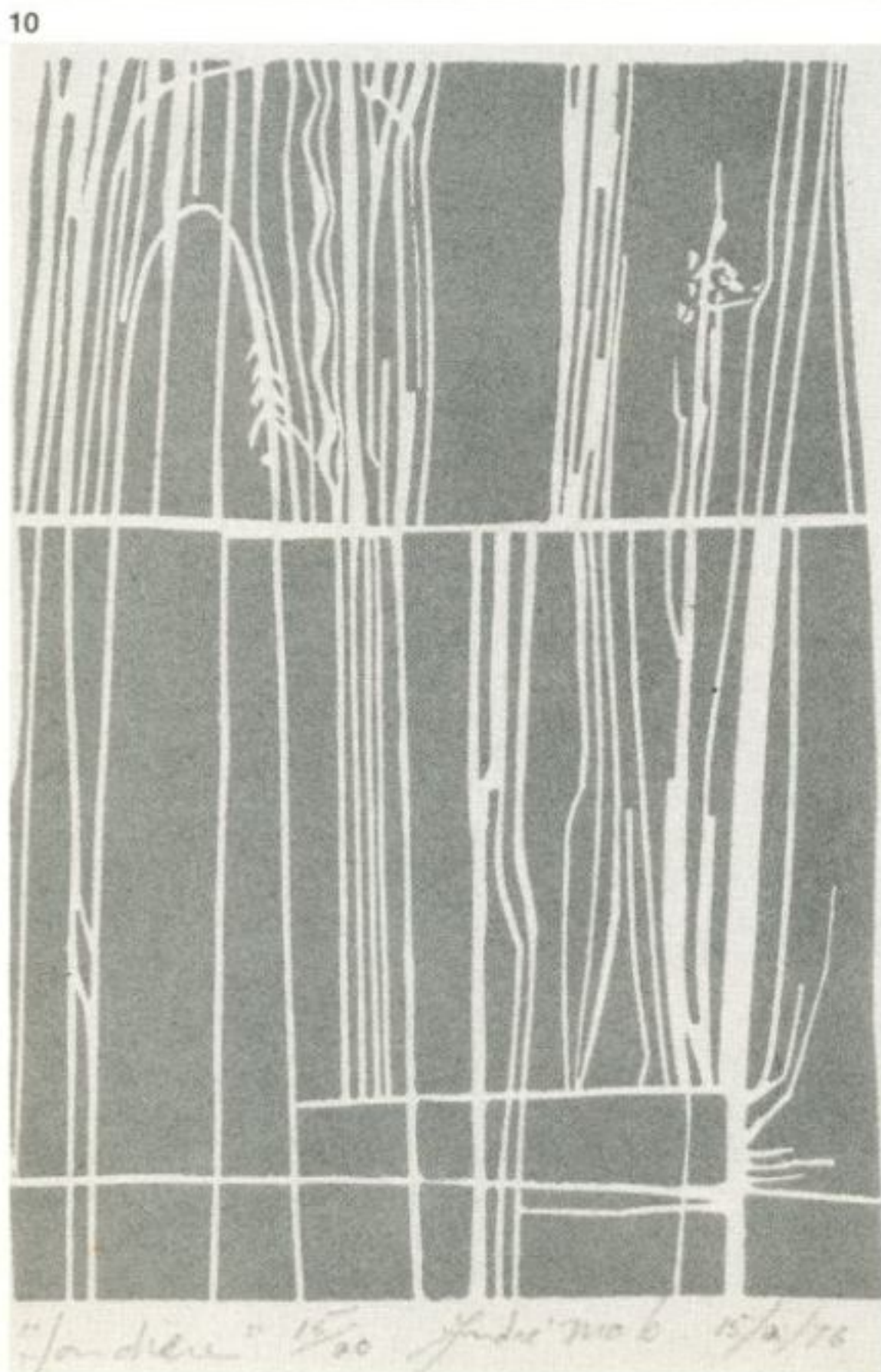


9

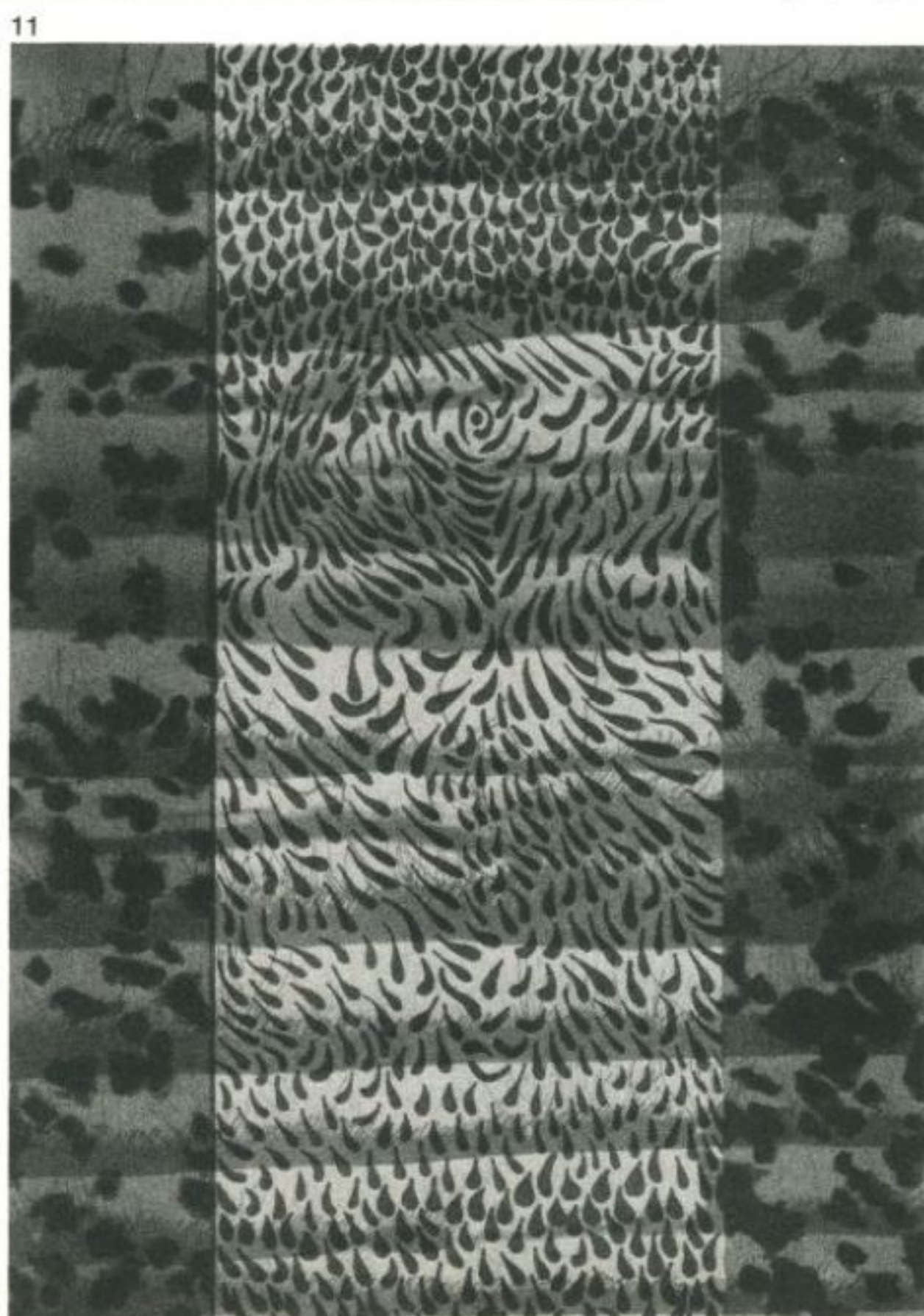
9. Denyse GÉRIN
Fenêtre N° 6, 1977.
Dessin à l'acrylique sur papier;
56 cm 15 x 72,39.

10. André MALO
Jonquière, 1976.
Gravure; 16 cm x 10.

11. Jacques BENOÎT
Vibratile d'été, 1976.
Lithographie; 38 cm x 28.



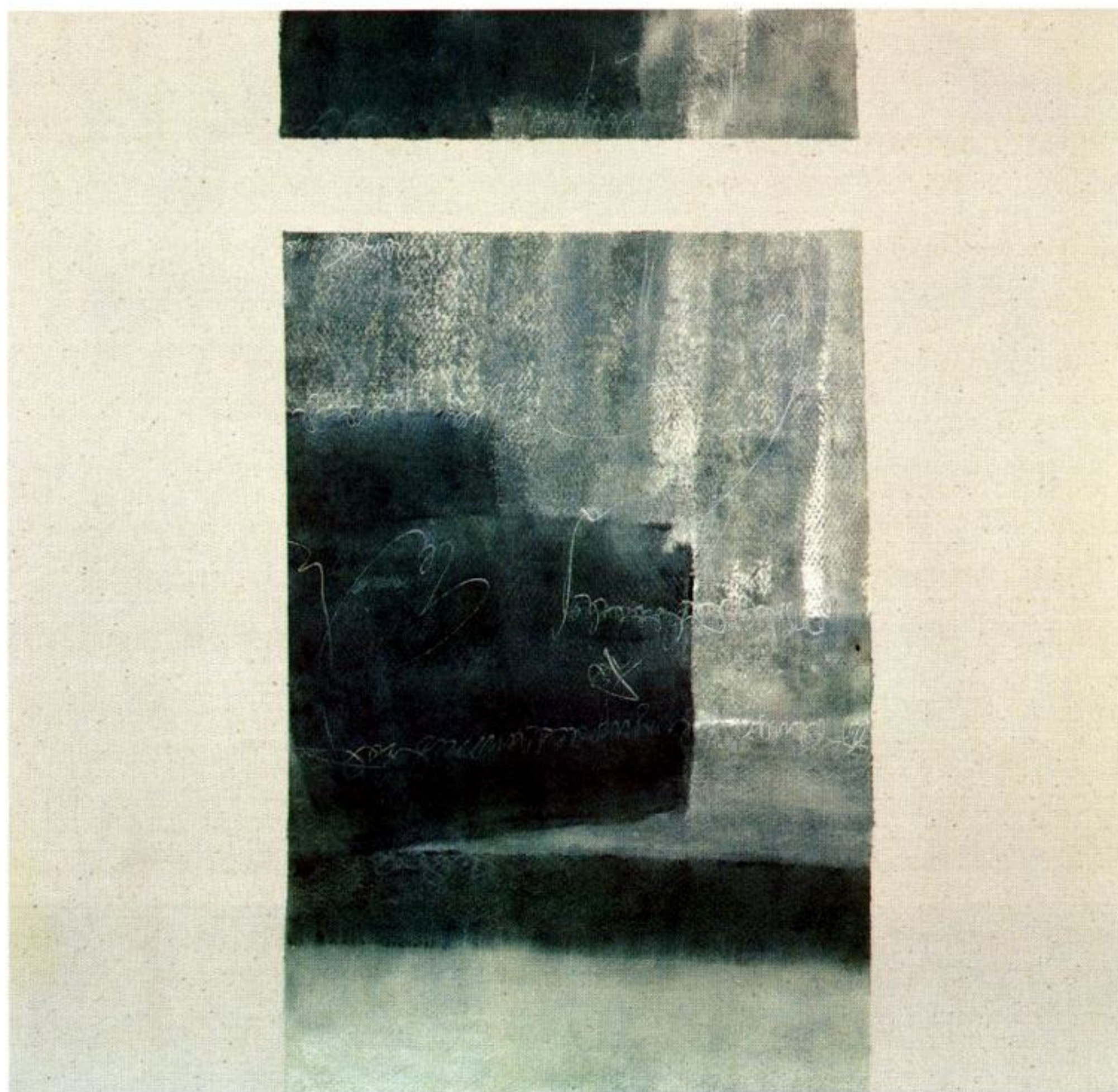
10



11

12. Denyse GÉRIN
Fenêtre N°2, 1978.
Acrylique sur toile;
81 cm 28 x 81,28.

(Sauf indication contraire,
toutes les photos sont de
Gabor Szilasi)



Et, comme Hélène Richard, il entreprend de peindre les êtres qui l'entourent, par exemple des enfants dans la neige, à travers lesquels il revit en images sa propre enfance. Bien sûr, il est conscient du danger de faire de l'illustration, mais c'est «comme ça que les choses se présentent», et il en a assez de partir des expériences des autres, dont la plupart ont, du reste, déjà trouvé un aboutissement. «Bien malin qui peut trancher où finit la création et où commence l'illustration...»

Certes, son instrument fait parfois entendre des sonorités connues (Lemieux, Dumas, Prévost, d'autres) mais Lafleur a, lui aussi, une touche personnelle, ce trait unique qui se développe avec une virtuosité insidieuse et qui prend au piège les êtres et les choses, et il est persuadé que, dans cette imagerie québécoise, il y a toujours de la matière non seulement pour lui, mais pour beaucoup d'autres encore.

Notre visite de la région s'est terminée dans l'atelier de Wayne Seese, un peintre américain, né en 1918, qui vit à Stanstead depuis cinq ans. On reçoit un coup de massue en voyant ses grands tableaux fortement expressionnistes qui manifestent, comme ceux de Munch ou de Rouault, un sens tragique de la condition humaine. Seese a

accompagné un cirque pendant quelques années et il y a puisé son répertoire de figures symboliques de toutes les forces — généralement malsaines — qui gouvernent notre monde.

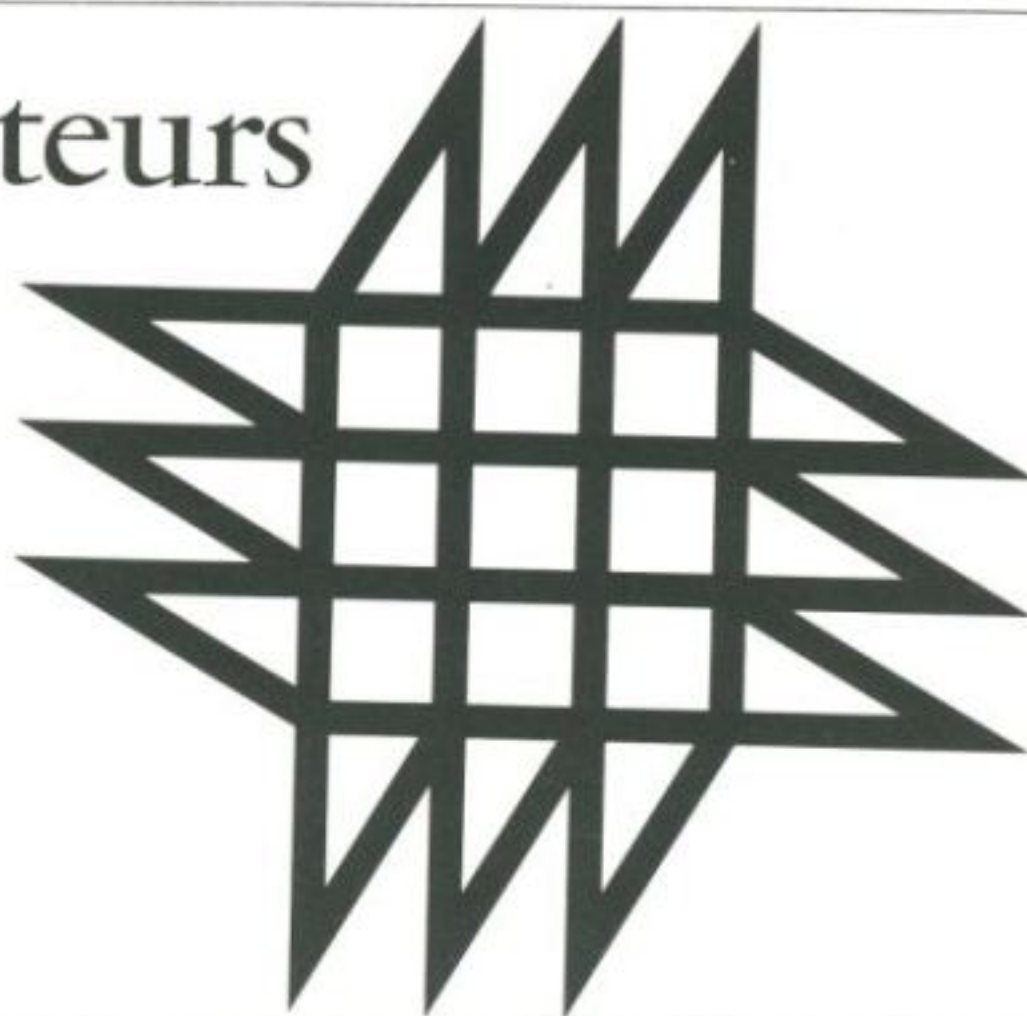
Tantôt le peintre exprime son pessimisme par de grandes compositions allégoriques, dominées par des teintes d'une douceur très équivoque, où des personnages énigmatiques, fort bien dessinés, reviennent d'un tableau à l'autre; tantôt Seese fait éclater ses figures ou ne fait que les esquisser: il semble alors vouloir traduire — comme Francis Bacon — le mouvement même de décomposition de la chair humaine qui coule littéralement sur la toile, laissant voir le système nerveux de l'être, ou son inconscient... Ces attitudes alternent généralement chez lui, mais certains tableaux les intègrent toutes deux.

Nous aurons sûrement à reparler de Wayne Seese.

Les artistes des Cantons de l'Est, après avoir beaucoup voyagé, font maintenant leurs voyages à l'intérieur d'eux-mêmes. Et, installés dans une région propice à la méditation et à la contemplation, ils explorent, chacun à sa façon mais dans un climat qu'alimente leur ferveur commune, l'univers de la peinture.

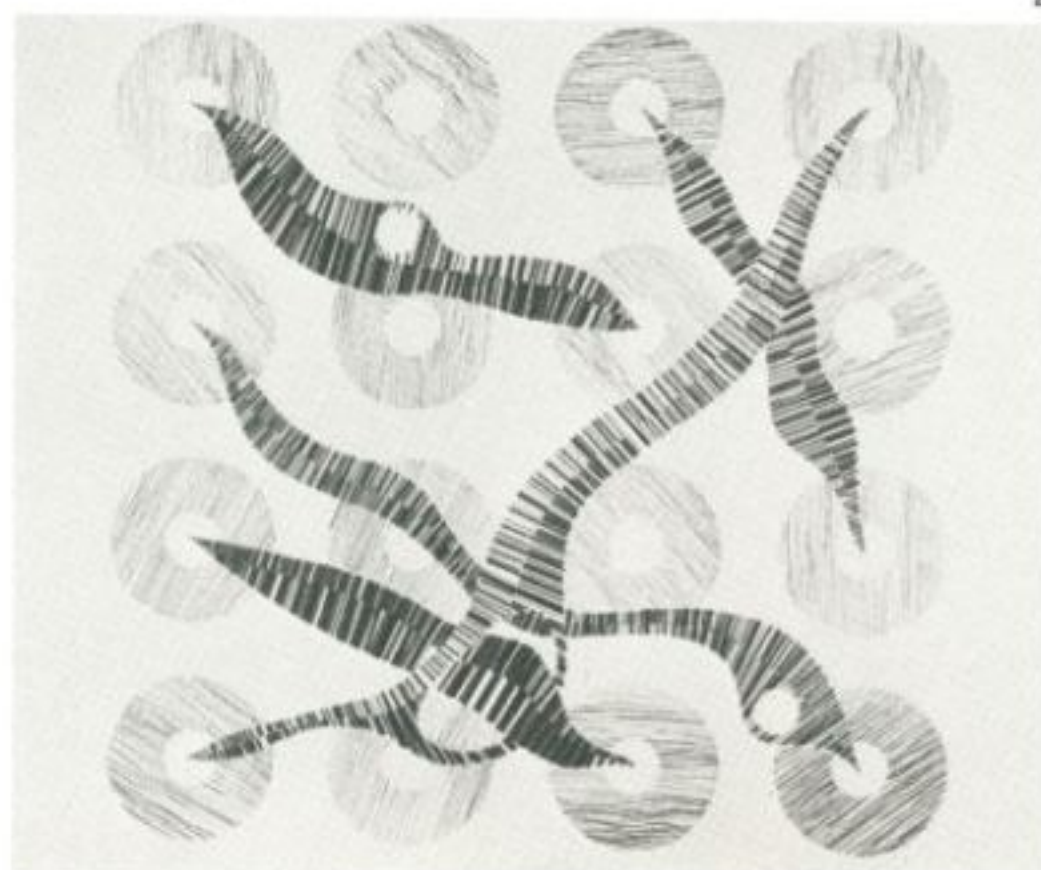
RACE, un groupe de créateurs

Claude Lafleur



1. Madeleine AUDETTE
Quinze novembre, 1977.
Encre; 55 cm x 75.

2. Jacques BENOÎT
Les Vibratiles, 1976.
Lithographie; 30 cm x 30.



1. Font aussi partie du RACE les artistes suivants: Anne-Marie Audet-Harris, graphiste de Sherbrooke; Ophra Benazon, peintre de Lennoxville; Louise Dazé, peintre de Sherbrooke; Francine Duguay, peintre de Lennoxville; Gilles Larivière, sculpteur de Sherbrooke; Pierre Lecompte, peintre de Cherry River; Maya Lightbody, graphiste de Knowlton; Richard Milot, historien d'art de Sherbrooke.

Le 22 septembre 1973, seize artistes professionnels de Sherbrooke et de sa région voyaient l'association multidisciplinaire qu'ils avaient formée quelques mois plus tôt officiellement *incorporée* sous le nom de Regroupement des Artistes des Cantons de l'Est.

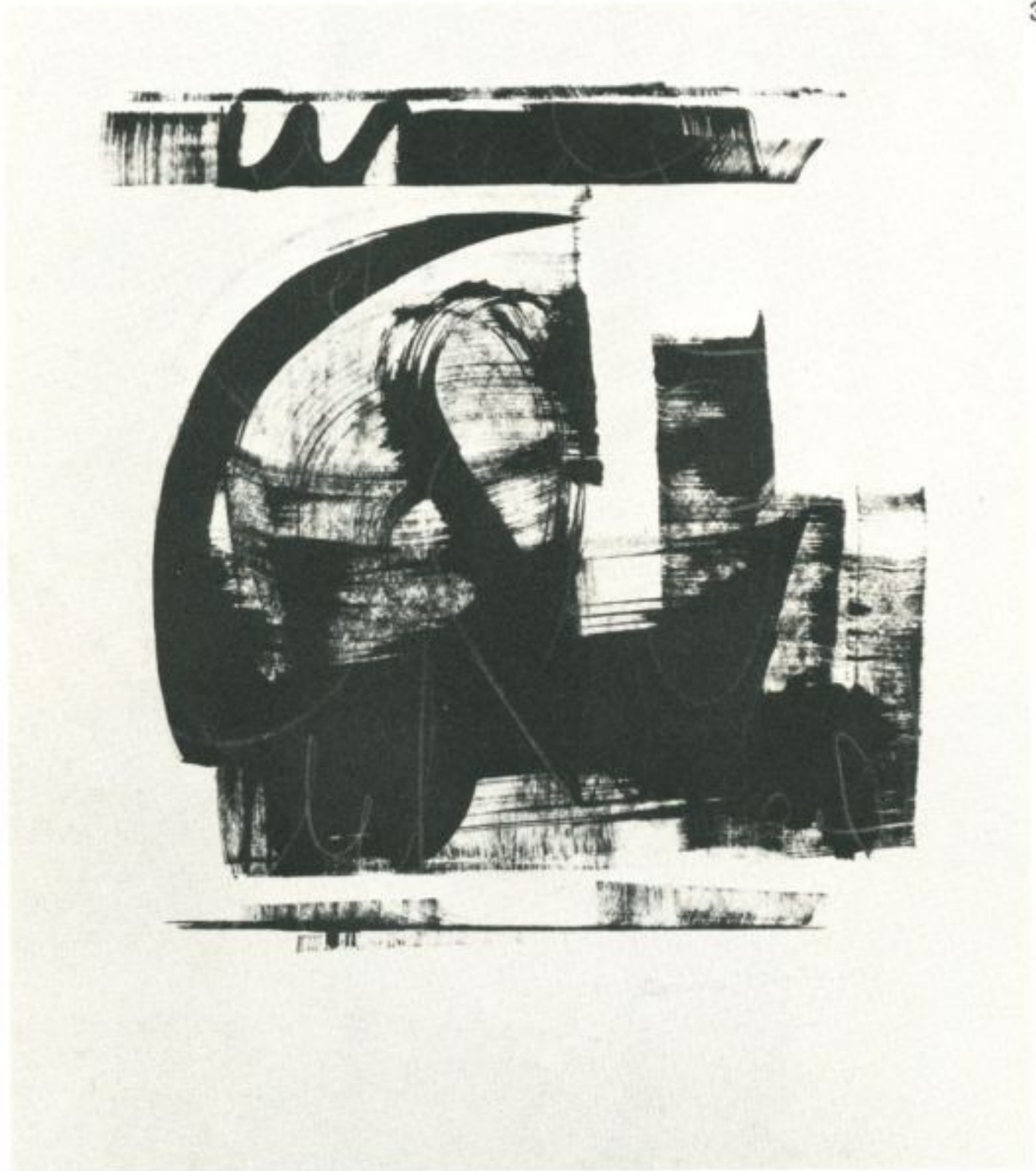
En cinq ans, le RACE a doublé le nombre de ses membres, a participé à plus de vingt expositions collectives, tandis que ses artistes se manifestaient individuellement plus de cinquante fois. Un atelier de gravure et de sérigraphie, une salle d'exposition, des stages de perfectionnement, des voyages, des rencontres et, surtout, une atmosphère de franche camaraderie forment actuellement l'ensemble de ce qu'offre le Regroupement. C'est principalement sur ce point d'entraide et d'amitié que les artistes des Cantons de l'Est ont su prouver la nécessité d'un regroupement régional qui permet à ses membres de prendre une grande part à la vie culturelle du milieu tout en respectant l'individualité de chacun.

Qui sont-ils? Nous vous en présentons vingt et un¹, qui vous livrent leurs réalisations et leurs impressions.

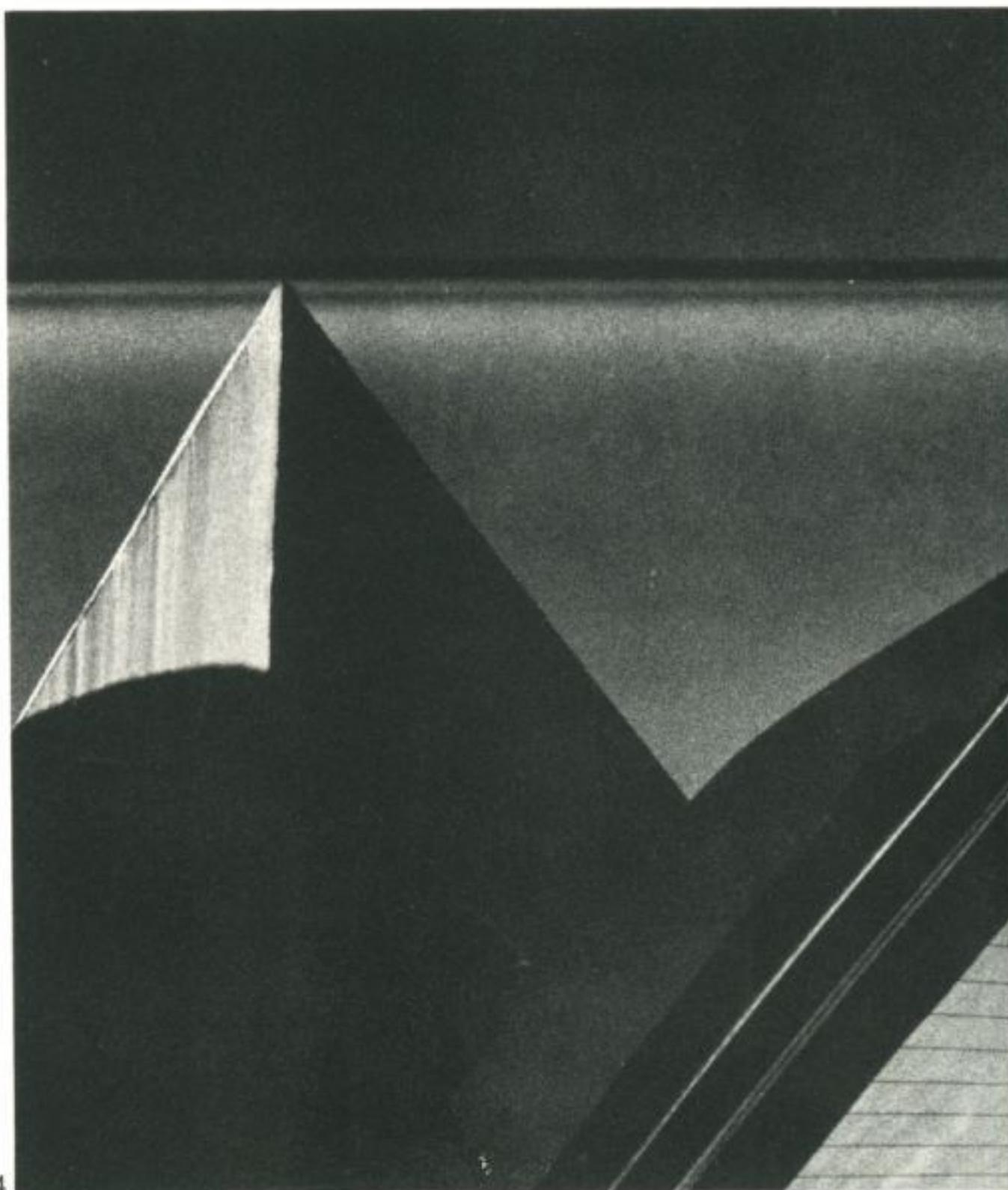
A Saint-Isidore d'Auckland, entre village, montagnes et ruisseaux, loin de sa métropole natale, «s'autodidacte» Normand Achim, en alliant la photographie à une multitude de matériaux (grillage, robinet, câble, etc.), le tout formant un jeu théâtral dont la mise en scène se fait avec les sujets. Les photographies de Normand Achim, créations collectives, sont généralement les séquences d'un cinéma fixe en noir et blanc. «Je compte sur le cinéma et le théâtre, sans pour autant délaisser la photographie.»

Madeleine Audette a installé la maison qui lui sert d'atelier au pied du mont Orford. De sa volière aux canaris, dans la forêt qui se fait complice, elle observe la vie, ses formes, ses couleurs, ses mouvements, qui se retrouvent aussitôt sur la toile ou le papier. «Elle a besoin d'espace pour vivre et exprimer ce qui la secoue, ce qui l'emporte vers une libération si longuement recherchée» (Marcel Dubé). Madeleine Audette aime les grands for-

3



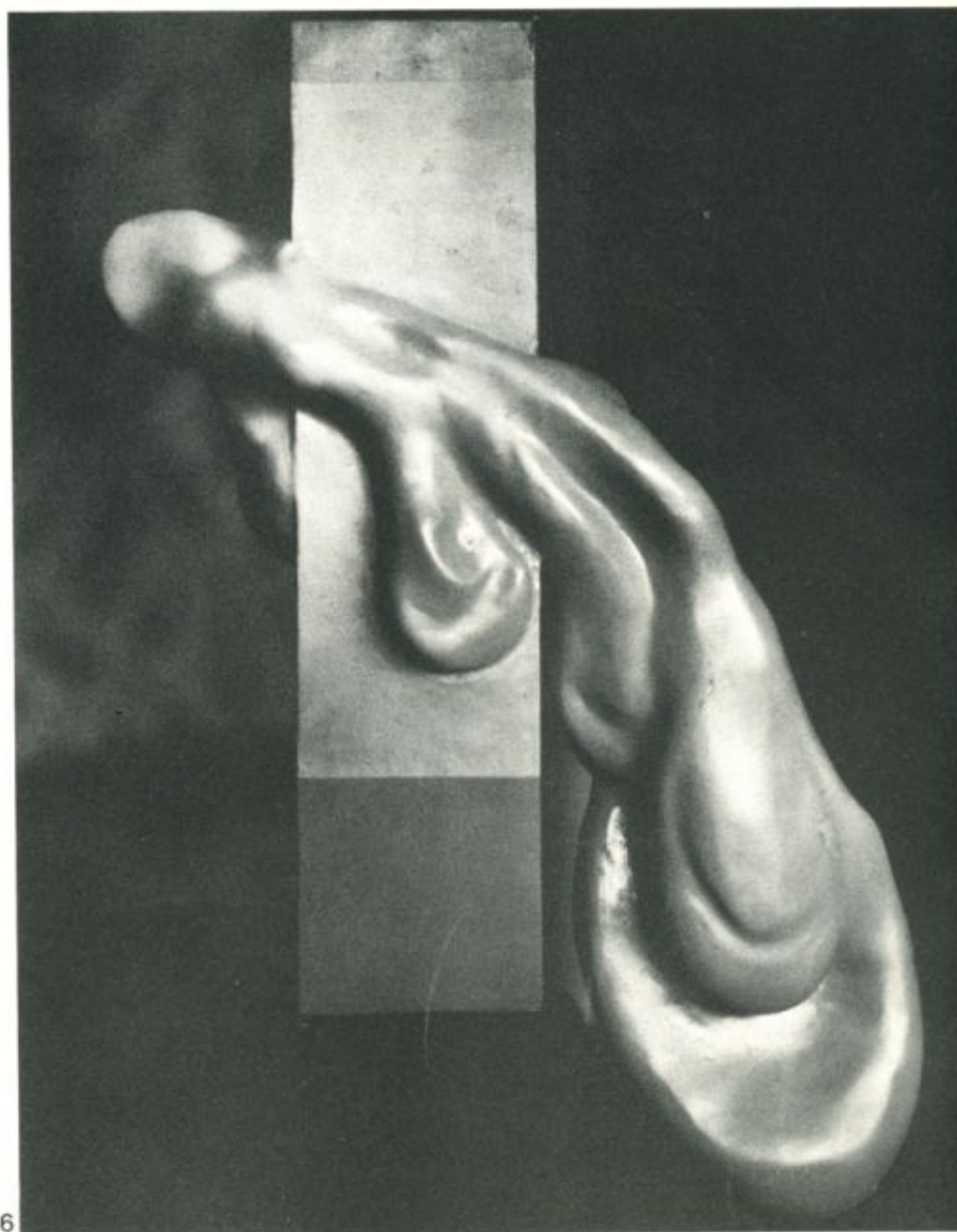
4



5



6





9

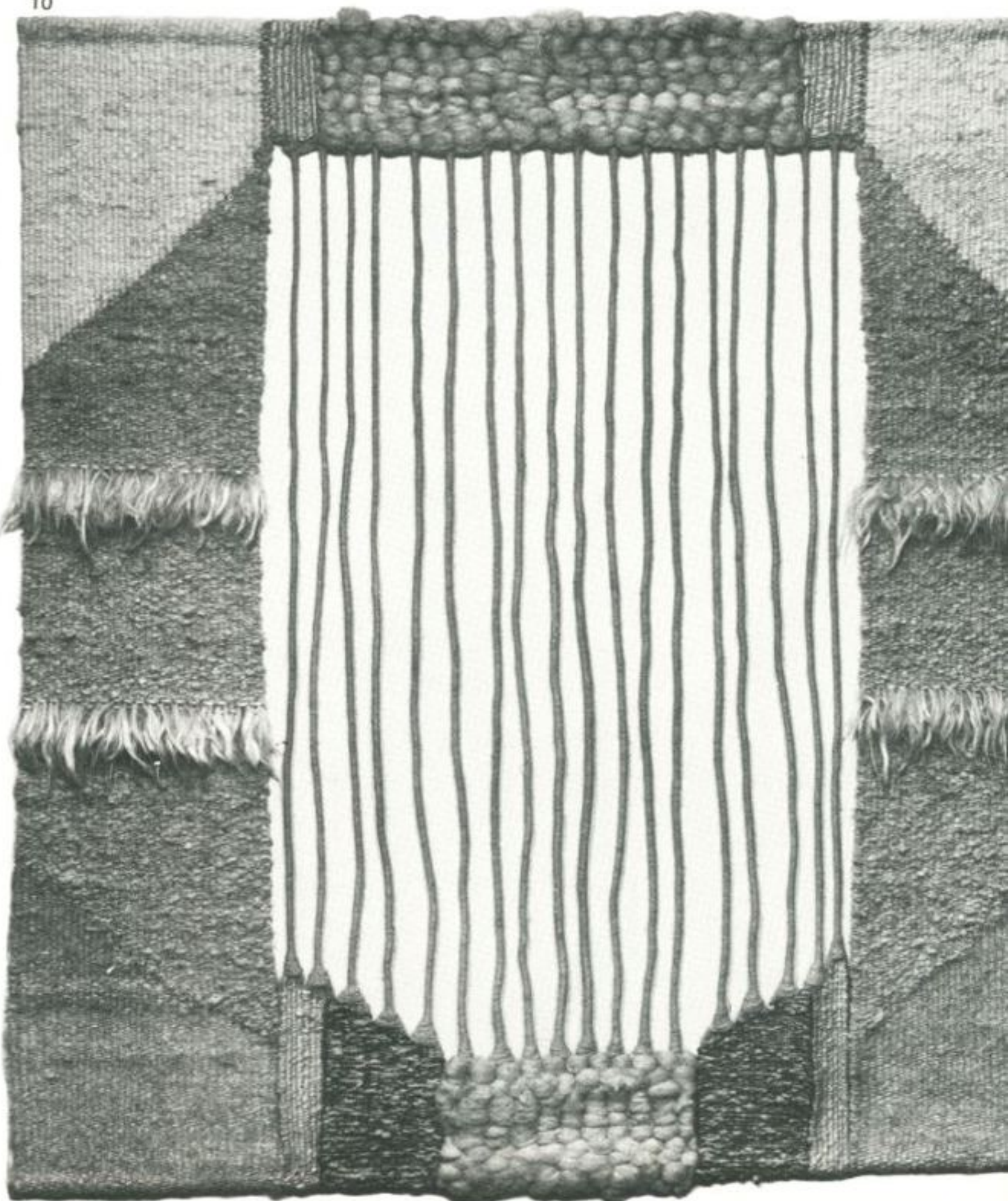
l'espace qui transcende la peinture, l'architecture et la sculpture. L'espace et le temps ne font qu'un.»

«Je voudrais poursuivre ma démarche vers l'illustration d'une mythologie contemporaine; joindre l'animal à l'humain, la végétation à l'homme, tendre vers une symbiose de tout ce qui est vie.» Mimi Dupuis est un émailleur qui arriva de Belgique, il y a plus de dix ans, avec des émaux en forme de masques, de bols et de bijoux. Aujourd'hui, graveur et fermière à Sherbrooke, ce sont des murales qui sortent de son atelier qui sent bon le foin, perché qu'il est tout au haut de la grange. Quelquefois, le cuivre gravé recevra l'encre et sera imprimé pour ensuite recevoir les chatoyantes couleurs des émaux.

Au bord du beau Memphrémagog, Réginald Dupuis écoute et regarde la nature grandiose qui l'entoure. Fils des Cantons de l'Est, autodidacte, bon vivant, il hume les parfums de la vie que sa personnalité généreuse nous fait découvrir sans cesse. «Depuis l'âge de trois ans, je barbouille et je continue à m'exprimer par la peinture.» Réginald Dupuis est curieux; il expérimente tous les moyens susceptibles de répondre à ses besoins, allant des techniques complexes de la gravure à l'apparente simplicité du crayon de couleur.

A Knowlton, le lac de Brôme à ses pieds, Denyse Gérin trace et écrit ses dessins-poèmes, ses tableaux-pensées, dans un atelier de rêve. «Papier et toile brute stimulent mon inspiration et la guident vers un dépouillement de plus en plus exigeant; la couleur, souvent unique, se glisse subtilement sous la forme en multiples nuances. L'espace devient surface. Les formes s'articulent pour recevoir le gestuel et la ligne, qui devient écriture.» Chez elle,

10



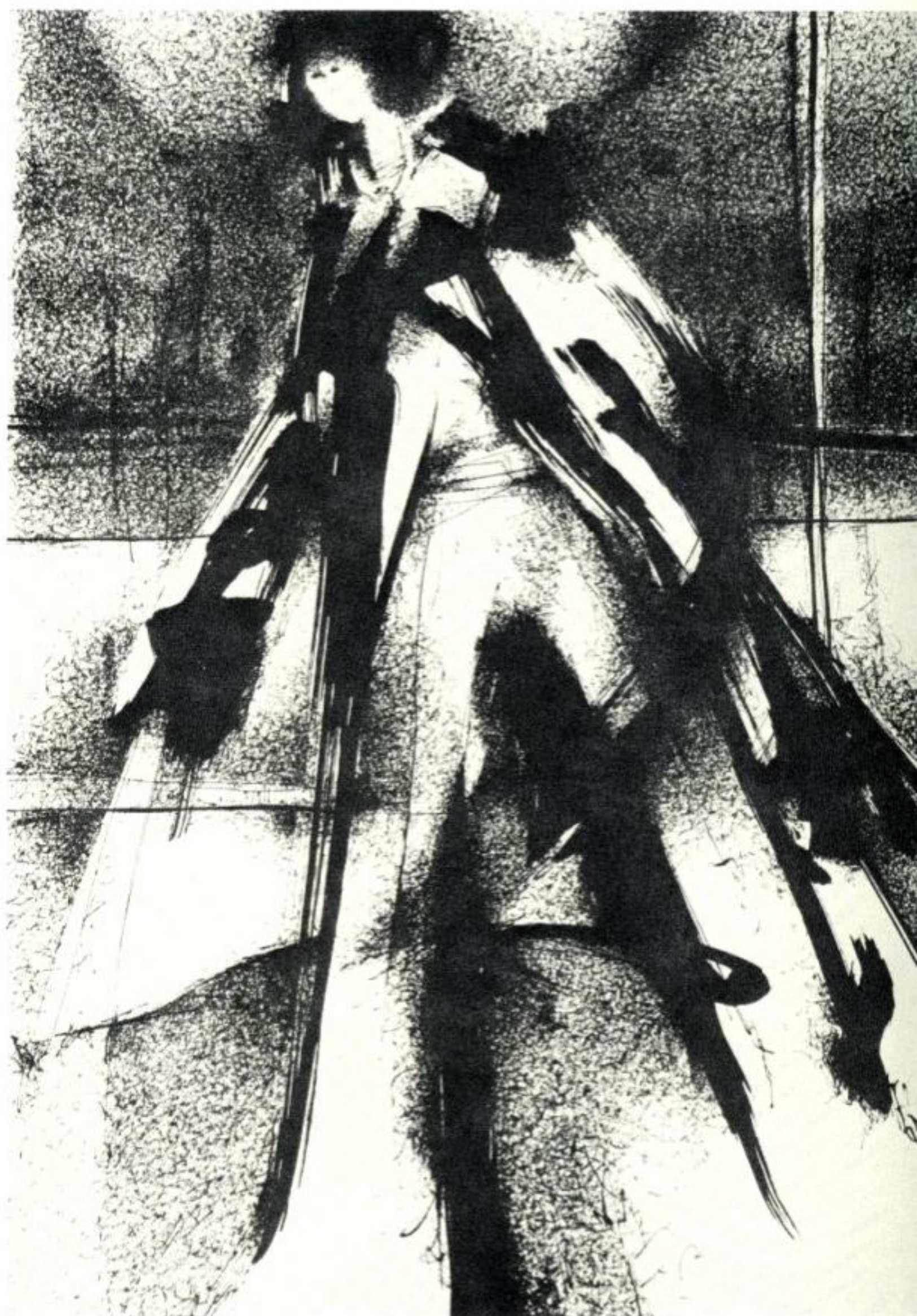


la vie et l'œuvre se confondent, une vie qui se vit et qui devient une œuvre.

Graphiste de formation, boute-en-train dans la plus pure tradition québécoise, Pierre Jeannotte, de Sherbrooke, allie le graphisme et la peinture avec aisance. Oiseaux, poissons et chats forment une bonne part de la ménagerie où aboutit sa recherche. « . . . Je me suis rendu compte que si l'on réfléchit trop au thème et à la technique, l'attitude plastique risque de s'étouffer. » Entre tableaux et dessins, il a réalisé plusieurs sigles et symboles dont ceux de l'Université de Sherbrooke, de la Ville de Sherbrooke et du RACE.

André Lacroix utilisa ses études en arts plastiques pour déboucher rapidement sur la photographie. Dans la chambre noire, au sous-sol de sa maison discrètement sise aux limites de Sherbrooke,

13



Lacroix le confirme: «Ma conception actuelle de la photographie est directement tributaire de ma formation . . . , une photographie où des éléments figuratifs sont traités non en tant qu'objets mais bien en tant que formes, lignes, masses, qui donnent un résultat qui frôle l'abstraction et qui s'apparente au plasticisme.»

Sur le chemin du Moulin, à La Patrie, le sculpteur Jacques Ladouceur a construit sa maison dans un paysage de montagnes et de forêts, où il est encore question de chantiers, de *pitounes* et d'épinettes. Pourtant, la fibre de verre et le polyester sont les principaux matériaux avec lesquels il réalise son œuvre, qu'il décrit comme une «confrontation de formes rigides et de formes organiques. Ma recherche empirique actuelle s'oriente de façon à minimiser la complexité des formes en faveur de l'impact».

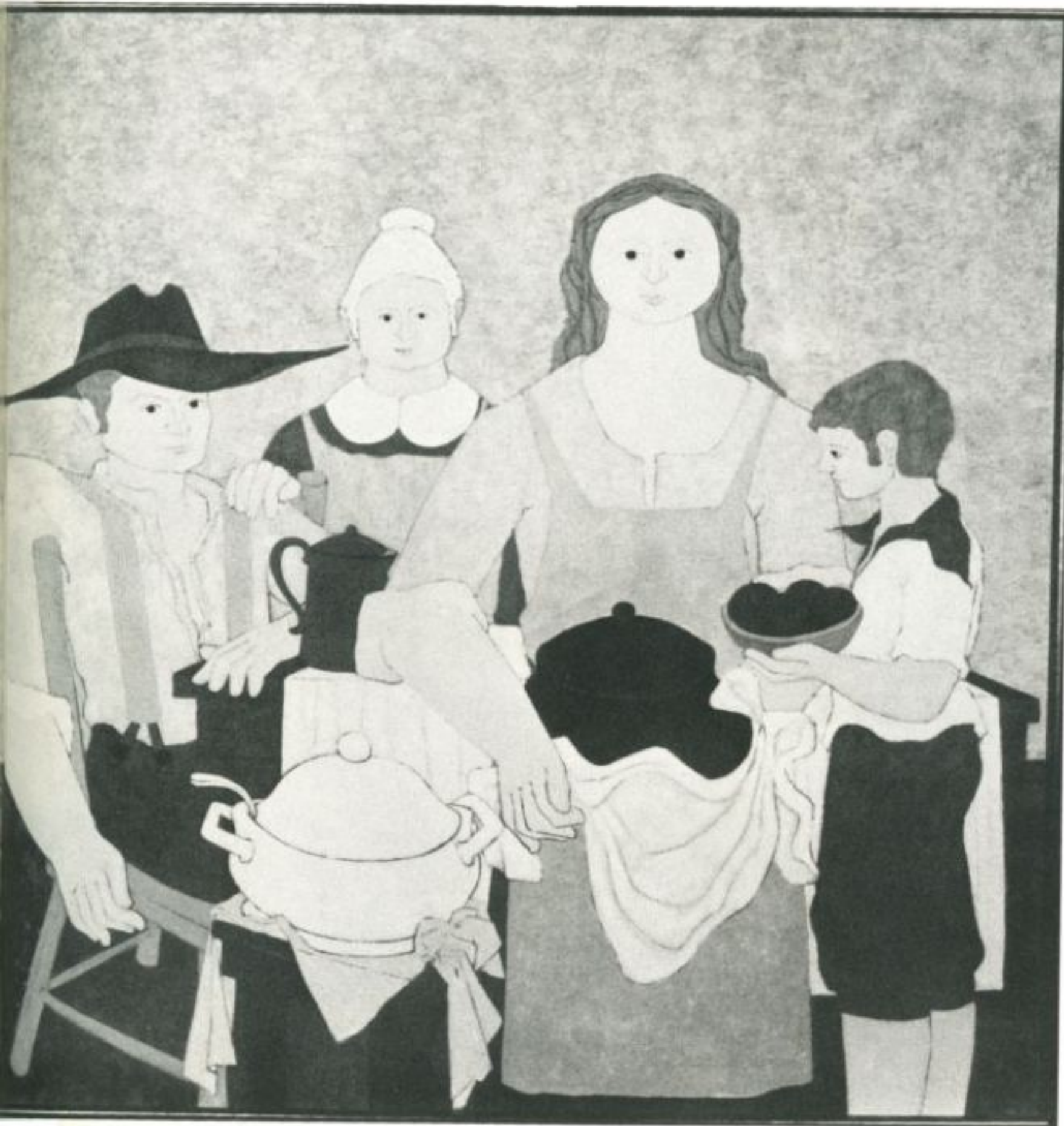
13. Hélène RICHAR
Les trois pintades, 1975
Huile; 210 cm x 110

14. Claude LAFLEU
Passez, passez la belle
Encre; 69 cm x 44.
(Phot. Claude Lafleu)

15. Pierrette MOND
Composition en blanc
Laine; 175 cm x 88.

16. Monique PARAI
Le Repos du guerrier
Corde et métal; 2 m

(Sauf indication contraire toutes les photographies sont d'Arlette Vitecoq)



7

3. Denyse GÉRIN
Sans titre.
Encre et crayon; 72 cm x 57.

4. André LACROIX
Bécancour.
Photographie; 50 cm x 40.

5. Mimi DUPUIS
L'Amante religieuse, 1978.
Émail sur cuivre cloisonné
d'argent; 68 cm x 55.

8

6. Jacques LADOUCEUR
Coulée N° 2.
Bois et fibre de verre;
75 cm x 45.

7. Jacques BARBEAU
Souper chez l'artisan, 1978.
Huile; 124 cm x 124.

8. Normand ACHIM
Tiraillement funèbre.
Photographie; 40 cm x 50.



mats; ils correspondent au geste large et généreux qui la dépeint parfaitement.

«Je fais des images qui voudraient être des calendriers comme ceux dont se souvient mon enfance à Saint-Raphaël de Bellechasse et je serais heureux de voir mes tableaux accrochés dans les cuisines...» Jacques Barbeau conçoit ses œuvres en dehors de tout contexte philosophique; il veut une image populaire qui s'identifie aux gens d'un pays, un pays auquel il croit et qu'il regarde vivre tout autour de son atelier de Sherbrooke. Il fut président du RACE, en 1976, puis président du Conseil de la Culture de l'Estrie en 1977.

La sérigraphie et la photographie sont les outils de Francine Beauchesne pour façonner les visions du passant. Images de tous les jours comme le restaurant du coin, la bicyclette au repos, un peu d'une maison, partout où la lumière vient gruger l'ombre et s'y oppose en taches violentes, où la couleur veut pourtant être douce dans ce monde silencieux. A Sherbrooke, l'œil aux aguets derrière son appareil, Francine Beauchesne cherche à capter l'insolite «... l'art est une découverte, un apprentissage continu».

Après ses études à Montréal et à Londres, Jacques Benoît quitte lui aussi la région métropolitaine pour établir son atelier de lithographie à Sherbrooke. Ses œuvres sont des champs énergétiques pleins de vibrations colorées, amplifiées par les contrastes de transparence et d'opacité. Ses *vibratiles* révèlent une écriture personnelle s'adressant aux spectateurs sensibles à la poésie chromatique. «Je ne crois pas en un style mais plutôt à une constante qui se développe lentement à travers une œuvre.» Jacques Benoît peint la lumière, non pas celle de Monet mais celle de la foudre, de l'énergie.

«J'aimerais susciter le coup de foudre, offrir à celui qui regarde mes tableaux le charme d'une mélodie agréable à regarder.» Roxanne Bergeron vit à Sherbrooke, partagée et heureuse, entre sa production, ses amitiés et son amour. «J'ai besoin de dire, j'ai besoin de sentir, j'ai besoin d'être avec les autres.» Elle est venue progressivement de l'abstraction lyrique à la figuration, d'un chromatisme violent à la tranquillité des blancs. Peu préoccupée des problèmes techniques, Roxanne Bergeron passe aisément d'un médium à l'autre sur un même tableau.

Pour découvrir les Cantons de l'Est, Graham Cantieni a dû parcourir, pour sa part, un fameux bout de chemin; il y a dix ans, il arrivait d'Australie. Président du RACE en 1973, 1974 et 1975, il occupe présentement le poste de directeur artistique au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. «Actuellement, je fais des maquettes pour des tableaux qui auront 80 pieds de long. Le problème est d'établir jusqu'à quel point il est possible de continuer de sectionner l'œuvre sans qu'elle perde sa tension, son rythme et son dynamisme. Éventuellement, j'arriverai à une occupation de